



**AgEcon** SEARCH  
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

*The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library*

**This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.**

**Help ensure our sustainability.**

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

[aesearch@umn.edu](mailto:aesearch@umn.edu)

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

*No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.*

Ferdinando Galiani. - *Dialogues sur le commerce des blés (1770). Réédition, « Corpus des oeuvres de philosophie en langue française ».*

Catherine Larrere

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Larrere Catherine. Ferdinando Galiani. - *Dialogues sur le commerce des blés (1770). Réédition, « Corpus des oeuvres de philosophie en langue française ».* In: *Économie rurale*. N°210, 1992. pp. 51-52;

[https://www.persee.fr/doc/ecoru\\_0013-0559\\_1992\\_num\\_210\\_1\\_4482](https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1992_num_210_1_4482)

---

Fichier pdf généré le 08/05/2018

**Ferdinando GALIANI. - Dialogues sur le commerce des blés (1770).** Réédition, « Corpus des oeuvres de philosophie en langue française ». Paris, Fayard, 1984, 279 p.

En 1770, l'expérience de libéralisation du commerce des grains, lancée par les Edits de 1763-64 (abolissant les règlements et procédures administratives touchant à la circulation intérieure puis à l'exportation des céréales), a débouché sur une crise nationale : une crise des subsistances s'est généralisée en crise économique, l'hostilité de certains Parlements (dont le parlement de Paris) a relayé les émeutes populaires. Faut-il ou non rétablir la réglementation ? Le pouvoir est indécis. C'est alors que Galiani lance sa « bombe » : les **Dialogues sur le commerce des blés** critiquent la politique de libéralisation.

Ferdinando Galiani est Napolitain, a beaucoup voyagé en Europe et séjourné en France, où il est lié au milieu encyclopédiste : il fréquente la « coterie holbachique », particulièrement Diderot, dont il est l'ami. Galiani s'intéresse depuis longtemps aux questions économiques : il est l'auteur d'un traité **Della Moneta**, apprécié en son temps par Turgot. Son livre va porter le débat sur la liberté du commerce des grains au coeur des Lumières. Des Encyclopédistes s'y opposent à d'autres Encyclopédistes : les partisans de la libéralisation (les physiocrates et leurs amis, Turgot et Molleret) multiplient les réfutations des **Dialogues** ; Diderot vole au secours de son ami, écrit une **Apologie de l'abbé Galiani**.

Les détracteurs l'emporteront. Pour Turgot, la démarche de Galiani est représentative du refus obstiné, et obscurantiste, de la nouveauté scientifique : Galiani ne cherche qu'« à embrouiller les choses claires ». Encore reconnaît-il qu'« un tel livre écrit avec cette élégance, cette légèreté de ton, cette propriété et cette originalité d'expression, et par un étranger, est un phénomène unique ». Au XIX<sup>ème</sup> siècle, le sérieux scientifique va s'offusquer qu'on puisse donner à des réflexions d'économie politique la forme d'une conversation de salon. Pour Daire, éditeur des physiocrates, les dialogues sont « l'apologie la plus bouffonne et la plus savante du système mercantile que feront jamais les hommes d'esprit qui n'y croient pas », et, envenimant sa critique d'attaques personnelles, il affirme que « l'autorité du Napolitain ne saurait être invoquée dans aucune question d'économie sociale ».

Galiani a été ainsi victime des deux idées autour desquelles l'histoire des doctrines économiques s'est constituée : l'idée que, avant les grands systèmes économiques, il n'y a rien, sinon des pratiques réglementaires coercitives et des traditions routinières, le mercantilisme étant le nom de ce rien. L'idée, d'autre part, que la rationalité économique est exclusive de toute considération politique. C'est à propos de Galiani que Turgot écrivit la phrase fameuse selon laquelle, « quiconque n'oublie pas qu'il y a des Etats indépendants et séparés les uns des autres, ne traitera pas bien l'économie politique ».

Galiani, c'est certain, prend « les pays détachés qui se gouvernent avec leurs lois et qui forment un tout » pour l'unité signifiant de son analyse. Aussi restitue-t-il l'importance de l'Etat : il rappelle que la libéralisation se décrète, ce qui suppose non seulement une décision étatique, mais

une situation politique : la « confiance » entre le roi et son peuple. De même rétablit-il la distinction, niée par les libéralistes, entre circulation intérieure et exportation : n'ayant pas le même objet (l'une vise la subsistance du peuple, l'autre les profits du commerce), elles ne peuvent être traitées de la même façon. Il montre ainsi que le point de vue politique ne peut être réduit à une analyse des intérêts économiques : avoir écrit que « la classe productrice était celle qui méritait les soins principaux de l'administration » fut, pour lui, « une erreur ».

Ce que fait voir Galiani, c'est la résistance du politique (qu'elle apparaisse du point de vue de l'Etat ou qu'elle se manifeste dans les mouvements populaires) à son économisation intégrale, au tout-économique. Cela n'implique aucun autoritarisme : Galiani se méfie des règlements, car « un objet aussi important que la nourriture du peuple ne doit pas dépendre d'un règlement », et condamne les prohibitions douanières, qui ne sont pas un moyen « d'encourager les manufactures ».

Son point de vue n'est pas celui de la routine, mais celui du développement, et du développement manufacturier. Sa critique du libéralisme est celle du modèle naturel de l'équilibre. Il met en doute la capacité du « cours naturel du commerce » à unifier l'espace national et équilibrer la circulation intérieure et les échanges extérieurs. Il fait voir l'opposition, dans un pays comme la France, entre les tendances centrifuges du commerce (qui conduisent les provinces frontalières à vendre leur blé à l'étranger) et la dynamique organisatrice de l'Etat, pour qui l'essentiel est de « concentrer ses forces » : l'équilibre entre les échanges intérieurs et extérieurs n'est pas un résultat spontané, mais le produit d'un artifice, il faut des « écluses » pour mettre à niveau les « cours » du commerce.

Cette valorisation de l'artifice le conduit tout autant à s'opposer au naturalisme des physiocrates, axés sur la seule agriculture. Au développement nécessairement limité (parce que la terre l'est, comme sa fécondité) de l'agriculture, Galiani oppose le développement « infini », « l'explosion » des manufactures. C'est qu'il n'est pas question de laisser faire la nature (qui, pour Galiani, ne représente que des contraintes), il s'agit de « l'art » dont le « chef-d'oeuvre » est de « forcer la nature », en augmentant la productivité grâce à la science et à la technique. Inversant la position physiocratique, il affirme qu'il n'est d'agriculture riche qu'appuyée sur les manufactures, que ce sont celles-ci qui, communiquant les richesses de proche en proche, soutiennent les cultures et les augmentent : on n'a jamais vu « une ville manufacturière dont les environs ne soient pas cultivés, même sur un sol stérile ». En même temps, il laisse entendre que le développement de la production agricole n'est pas un objectif indépendant, car il considère que l'existence d'un surplus agricole n'est pas un signe de prospérité, mais de sous-emploi ; plutôt que d'exporter ses blés, il vaut mieux nourrir une population employée dans les manufactures, car « le commerce des manufactures augmente en raison des bras ».

La physiocratie généralise à toute la France un modèle unique, celui d'une ferme de grande culture, et en fait la base d'affirmations universalistes, Galiani présente une conception du développement, qui combine différentes activités productrices, inégalement réparties et développées. La voie indiquée n'est pas seulement celle de la prospérité, mais aussi celle de la liberté, qui, comme la culture des terres, fleurit autour des pays manufacturiers : il n'existe « aucun exemple de pays libres où les manufactures n'aient été florissantes ». Aux revenus de l'agriculture, dont les ressources irrégulières entretiennent la polarisation aux extrêmes du luxe et de la misère, Galiani oppose les gains « petits et certains » des manufactures, sources d'égalité. L'agriculture attache les paysans au sol, et les aléas d'un climat, sur lequel on n'a pas de prise, entretiennent la superstition ; la maîtrise d'un savoir technique, un métier qu'on peut emporter avec soi, rendent l'artisan indépendant : on lui doit, pour le garder, des ménagements. Au chemin de la liberté, celui des républiques commerçantes comme la Hollande (terres stériles, « industrie toujours agissante », égalité des moeurs qui se trouve dans les lois), Galiani oppose le parcours du des-

potisme ou de la barbarie féodale, qui est celui des pays exportateurs de blé : Turquie, Egypte, côtes d'Alger, Maroc, Pologne, et d'« autres pays pauvres, dépeuplés et malheureux », où des « peuples paresseux, c'est-à-dire mal gouvernés », exportent leurs matières premières.

La présentation de cette voie industrielle, ou plutôt industrielle, vers la liberté n'a rien de politiquement rétrograde, elle n'ignore pas non plus le raisonnement économique. Elle tente seulement de l'appliquer dans une conjoncture complexe, et politiquement déterminée, de mettre la généralité économique au service d'une connaissance des singularités. C'est parce qu'il ne suppose pas l'homogénéité du champ dans lequel il met en oeuvre le raisonnement économique, que Galiani peut proposer une théorie du développement. C'est pourquoi les **Dialogues sur le commerce des blés**, la meilleure, et la plus agréable à lire, des analyses de la tentative de libéralisation du commerce des grains, ont un intérêt tout actuel : comment résister à l'économisation du politique ?

**Catherine LARRERE**  
Professeur UFR de Philosophie - Bordeaux III